

UN FELIBRE REPUBLICAIN : REMY MARCELLIN (1832-1908)

C'est le 1^{er} octobre 1832 qu'à neuf heures du matin, par devant Frédéric Morier, premier adjoint à la Mairie de Carpentras, comparaisait Jean-François Marcellin, cordonnier, âgé de 28 ans, domicilié dans cette ville, au quartier du Moulin à Vent, présentant un enfant du sexe masculin né le même jour, à six heures et demie, de lui déclarant et de son épouse, Marie-Rose Sourdon, et disant lui donner les prénoms de Pierre-Rémi¹.

L'enfant reçut tout jeune une bonne instruction chez les frères des écoles chrétiennes, qui fut complétée par le long séjour qu'il passa chez le curé de Gigondas auquel ses parents l'avaient confié. Il s'initia là au latin et au grec. Est-ce le magnifique environnement dans lequel il se trouvait ou toute autre cause ? Le fait est que, très jeune, il composa des vers français, mais, vu le milieu dont il sortait, il parlait aussi le patois provençal de Carpentras et de sa région et fut éclairé sur sa vraie vocation lorsque les premiers félibres engagèrent le combat pour la langue populaire.

Tout le monde sait que le Félibrige fut fondé en mai 1854. Six ans après, en 1860, Marcellin, âgé alors de 28 ans, se rallie au mouvement à la suite, est-il besoin de le dire, de la lecture de *Mireio*. Il habitait depuis longtemps Carpentras où, à 16 ans, en 1848, il était entré comme commis aux écritures chez Vallabrègue, marchand d'étoffes, puis caissier et ensuite vendeur sur banque. Mais il s'étiolait sur ses registres et ses patrons, gens de cœur, firent de lui leur commis-voyageur, ce qui lui permit d'arpenter tout le Midi, de faire de nombreuses connaissances et d'enrichir sa vision du monde, ce qui lui servit aussi pour son premier recueil. Il épousa une certaine Rosa dont il eut cinq enfants, Louis, Noëllie, Louisa et des jumeaux, Sylvestre et Jeanne.

Car les préoccupations du commerce et les obstacles que sa profession — il faut bien gagner sa vie — mettait à ses études, ne faisaient pas oublier sa langue à Marcellin. Mieux même, il profita de ses courses à travers la Provence, le bas-Languedoc et la Catalogne française pour visiter les lieux célèbres de l'histoire méridionale et prendre contact avec les félibres.

1. Archives communales de Carpentras, Etat-Civil, Naissances, 1832, n° 320.

Franc, loyal, enthousiaste de son pays, bon et sage, Marcellin fut l'ami dévoué et fidèle d'un nombre considérable de félibres, ainsi qu'en témoignent les lettres qui lui étaient adressées et celles qu'il envoyait et ce sont en effet les 228 lettres léguées à la Bibliothèque Inguibertine par M^{lle} Cazimir, fille de Charles Cazimir et de Louise Marcellin, donc petite-fille du poète, par le canal de M^{me} Favier, sa nièce et légatrice, qui nous permettront de retracer sa carrière politique dans les rapports qu'il aura avec le Félibrige ².

Dès 1863, le poète carpentrassien commence à être connu. Bien que ne partageant pas toujours les opinions politiques de Mistral et d'Aubanel, encore moins de Roumanille, Marcellin faisait partie du petit nombre des confidents privilégiés des trois hommes qui lui communiquaient leurs brouillons et les projets de leurs chefs-d'œuvre. Puis c'est *Long dou camin*, l'œuvre la plus considérable de Rémy Marcellin, qui en fait un des meilleurs poètes du Félibrige, parue non sans problèmes ³. C'est ainsi qu'Aubanel a renoncé à la publier et que Jules Caulet, écrit à Marcellin, le 17 juillet 1868, que Roumanille prendra son livre « s'il n'y a pas trop de décoletté et rien d'antireligieux ni contre le gouvernement ».

Car la poésie n'empêche pas Marcellin de s'intéresser à la politique. Il était républicain, nous dirions aujourd'hui de gauche et ne s'en cachait pas si l'on en croit une lettre de J. Guérin Ponzio, du 21 juillet 1871, à lui adressé : « Vous savez que les *Droits de l'homme* (journal auquel collabora le Carpentrasien François-Vincent Raspail) sont tombés sous les condamnations du Parquet. Criblés d'amendes et de mois de prison, ils n'ont pu continuer l'œuvre de propagande républicaine qu'ils avaient entreprise. Les Droits de l'homme ont vécu. Le rédacteur en chef, mon camarade Guesde, condamné à cinq ans de prison, a fui à Genève. Il va fonder dans cette ville un journal international qui aura pour titre : la République universelle. C'est assez vous dire que je n'ai pu tenir ma promesse au sujet de la brochure de M. Tamisier. Mais, dès que la République universelle paraîtra, je m'empresserai de vous donner satisfaction ». De 1867 à 1871, Guérin-Ponzio se manifesta comme un ami politique de Marcellin. Le 20 août 1870, il critique le Oui. « Quel guépier ! Quel gâchis ! ». Le 24 janvier 1871, il rend hommage à Garibaldi. Le 14 février, il entretient son correspondant des élections, « bonnes pour l'opposition dans les villes, mauvaises dans les campagnes ».

De ses opinions politiques est issue l'attitude très ferme de Marcellin dans la querelle qui commença alors à diviser le Félibrige. Mistral,

2. Bibliothèque Inguibertine, Manuscrits, 2842.

3. *Long dou camin*, pouèsio provençalo emé la traductioun francesco en regard, Avignoun, Roumanihò, 1869, 437 p.

contrairement au catalan Balaguer ne se jette pas dans le débat politique mais se lance dans la littérature et l'étude de la langue. Si le Félibrige est alors surtout provençal, il faut noter l'existence à Béziers et à Montpellier de la Société pour l'étude des langues romanes et de la Revue des langues romanes. En même temps, vers 1875, à Montpellier est inaugurée la collaboration du Félibrige et de l'Université, les félibres commençant dès cette époque à réclamer l'enseignement du provençal à l'école, et le Félibrige se démocratise par la création des Escolos. En 1876, Mistral est élu capoulié. Les nouveaux statuts adoptés la même année créent les félibres majors et les félibres mainteneurs. Il y eut du mécontentement. Marcellin fait partie de ces mécontents, ainsi qu'il appert des lettres échangées entre Alphonse Tavan et lui des 22 novembre 1876, 16 et 30 janvier 1877, où il est question de la création de la revue l'Aubo provençalo en 1875. Lettre de Marcellin du 22 novembre. « Mon cher ami... Tu as été surpris, me dis-tu, de ce que dans la réunion du 21 mai à Avignon, l'on ne m'ait pas nommé majourau (allusion à la lettre de Tavan du 17 novembre 1876 dans laquelle ce dernier s'était étonné que Marcellin ne soit pas majoral et ne veuille plus entendre parler de félibres); d'autres ont également fait cette remarque, preuve d'attention à laquelle je suis très sensible. Je n'assistais pas à cette réunion qui eut lieu à cette époque où mon travail me retenait au fond des Alpes. Je dois dire que si je n'ai pas été nommé, je n'en ai pas été surpris, moi qui n'avais jamais aspiré à cet honneur, mais les personnes qui ont organisé à nouveau le Félibrige devaient avoir des motifs pour cela et le droit de choisir leur appartenance. De mon côté, j'ai refusé l'adhésion que l'on me demandait pour la Maintenance à laquelle j'avais été admis. Tu le vois. Je ne suis plus membre de l'Académie des Félibres. Je ne m'en suis inquiété que médiocrement, ma muse ne s'en est pas émue davantage et ma plume ne s'est point brisée pour cela. Je reste ce que j'étais, c'est-à-dire indépendant. Je n'ai jamais dit que je ne voulais plus entendre parler des félibres. Je compte parmi eux de nombreux amis et pour aucune raison je ne puis avoir dit pareille chose. Mon travail, quelquefois ma santé à une époque m'ont empêché de me livrer à la poésie... (mais ses patrons ont trop bon goût pour l'avoir contrarié). Si, depuis quelques années, j'ai cessé de me rendre à certaines fêtes auxquelles les félibres étaient invités, c'est que ces fêtes tendent à devenir des manifestations religieuses et politiques et dans un sens contraire à mes principes. Je n'ai jamais blâmé personne sous ce rapport, je tiens trop à ma liberté pour ne pas respecter celle des autres. J'ajoute que, si je montre une certaine froideur vis-à-vis de quelques félibres et ceux-là, je l'avance, sont en très petit nombre, il en est d'autres qui me sont restés sympathiques et pour lesquels je conserve une profonde estime. Je pense, mon cher ami, te compter parmi ces derniers. J'ai, moi aussi, le droit de choisir ». Le 24 novembre 1876, Tavan appelle Marcellin félibre et ajoute « Tu sais si on fait le reproche aux félibres en général d'être légitimistes et réactionnaires »; lui a manifesté son républicanisme. Le

16 janvier 1877, Tavan écrit à Marcellin : « Bien cher ami... Tu me demandes quelques renseignements sur l'Aubo provençalo. Cette société a pour président M. Lieutaud, bibliothécaire de Marseille, un ex-abbé (il a porté la robe jusqu'à ce que les délais pour le Service militaire fut expiré). C'est l'homme le plus remuant que j'ai connu. Il est savant mais très présomptueux, même grossier, un peu fou, très autoritaire. Il veut de notre Société (puisque j'en suis encore) se faire bel et bien un piédestal. C'est lui seul qui est cause que l'Aube n'est pas rentré dans le Félibrige. Il y a ensuite Monné que tu connais. Monné est très fâché de n'avoir pas été reçu majoral. Aussi boude-t-il au Félibrige et surtout à M. de Villeneuve, secrétaire de la Maintenance de Provence. Il est même très brouillé avec lui. Vient ensuite le trésorier, Maurel, un boiteux, auteur d'une pastorale qui se joue fort à Marseille. Maurel est un Marseillais rallié au Félibrige, je veux dire à l'orthographe félibrenco, mais il garde en lui-même, on le sent, ses anciennes préférences. Il y a ensuite Mazière, le gérant dou Trou de l'ér, journal populaire, bien fait, qui vient de paraître, prosateur très estimable et modeste. Vient ensuite Blavedin de la Bouilladice, charmant, Bayen, un ami de Mazière, Margaillan, un relieur, M. Ripert, un vieux, puis Astruc, un jeune plein d'avenir, fait bien les vers, très bien la prose, puis Verdot, que tu connais aussi, ensuite Grinda, un architecte, ne le connais guère et ensuite tous bien dévot. Astruc, Verdot et moi, nous tenons pour la réunion au Félibrige, de là dissidence comme tu peux deviner. J'ai oublié Bourelly, membre de l'Aubo, l'esprit politique de Lieutaud et de ses adorateurs, est réactionnaire et clérical, tout ce qu'il y a de plus clérical. Laisse-moi te parler des félibres républicains puisque ma lettre s'allonge par cette discrétion sur l'Aube ; à Montpellier, ils sont tous républicains, M. de Tourtoulon, Glaize, le frère du préfet qui vient d'avoir eu de l'avancement dans le dernier mouvement de Jules Simon. Je veux te nommer ensuite Auguste Fourès, de Castelnaudary, un ardent journaliste, un vrai poète patriote, puis M. Xavier de Ricard, journaliste aussi, que j'ai connu au 21 mai à la félibrijade d'Avignon, puis ensuite M^{lle} Léontine Gairant, une jeune fille qui promet, bien républicaine. Aussi, vois-tu (il faut que je te le dise), je désire de tout mon cœur que tu nous reviennes. Tu vois par cette énumération qu'on peut rester félibre et républicain en même temps. Je ne t'ai pas parlé de Gras, mais tu connais ses opinions avancées. Je sais qu'on t'a fait une injustice en ne te nommant pas majoral, mais crois-tu que ceux-là qui en sont la cause n'en auront pas du remors ? S'ils te revoyaient parmi nous félibrejan comme par le passé et portant sur ton front haut ces mots pour ceux qui sauraient lire : vous m'avez oublié mais moi je n'oublie pas la Provence et son parlé et son antique fierté et je chante et veux toujours chanté en provençal comme en français la patrie et la liberté. C'est alors nous qui applaudirions. Nous causerons de tout cela quand nous serons ensemble... ».

Le 30 janvier 1877, Marcellin répond à Tavan : « Mon cher ami, J'ai reçu ta bonne lettre du 16 courant. Je te remercie de tous les renseignements que tu me donnes. Je suis on ne peut plus satisfait de ce que tu me dis concernant la société pour l'étude des langues romanes à laquelle j'appartiens depuis sa fondation. Je comprends le sentiment qui t'anime lorsque tu désires me revoir parmi les félibres. Je t'en remercie du fond du cœur, mais je dois te dire avec toute la franchise d'un véritable ami que ce serait peine inutile de faire la moindre démarche pour cela. Malgré que je ne veuille pas cesser d'écrire en provençal, malgré tout mon amour pour la mère Patrie, malgré que je défende, chaque fois que l'occasion se présente, l'orthographe félibrenco et ceux qui s'en servent, malgré ma propagande continuelle pour les œuvres écrites dans la langage de notre cher pays, tout en restant l'ami de mes amis, le Félibrige fera sans moi. J'ai toujours eu pour habitude de vivre aussi bien que possible avec toutes les personnes que je fréquente, je vais avec elles franchement sans détour, je n'ai jamais su me déguiser, mais une fois que je reconnais chez quelqu'une d'elles des alliées, surtout en mon endroit, c'est fini. Je pardonne mais n'oublie jamais. D'un autre côté, je suis inébranlable dans mes convictions politiques et religieuses ; je sais respecter celles d'autrui et ne les méprise que si elles sont empreintes d'hypocrisie. Je ne veux point te laisser d'illusion en ce qui me concerne et je te répète que, tout en conservant la meilleure estime pour ceux de mes collègues qui sont sincères et, tout en regrettant de ne plus me trouver à côté d'eux, je n'appartiendrai plus jamais au Félibrige. Que m'importe d'être seul ! J'aurai mes coudées franches. Ma muse veut être indépendante et libre. Ma muse est républicaine et veut le dire et le chanter. Fille du peuple, elle en est fière, elle éprouve du plaisir à secouer ses chaînes et tressaille de bonheur en portant haut le drapeau de la liberté. Tu vois d'ici qu'elle pourrait être son attitude au sein de l'Académie des félibres. Rester muette et voilà tout. Quelque jour, mon cher ami, nous parlerons plus longuement de tout cela. Je t'embrasse. (Rémy Marcellin, avenue d'Avignon 25, Carpentras).

Le 21 mai 1877, Tavan désire faire faire connaissance par Marcellin avec ses amis du Languedoc, Fourès, Xavier de Ricard « anticlérical et républicain » et affirme sa foi dans l'avenir grandiose du Félibrige.

Ces lettres manifestent bien les sympathies de Marcellin. Il est plus proche, beaucoup plus proche du groupe de Montpellier que de celui de Marseille. Il fut l'un des premiers rouges du Midi rallié, avec Félix Gras, à la campagne libertaire et républicaine de la Lauseto de Ricard et Fourès de Castelnauary, ardent républicain. C'est ainsi qu'il entre en relations avec ces deux derniers et leur publication, avec la Patrie romane devenue Patrie latine. Et l'on voit poindre ici le Fédéralisme et la lutte entre les deux tendances, les rouges et les blancs. C'est ainsi que les félibres rouges du Languedoc, Ricard et Fourès, protestent contre les fêtes de sainte Anne à Apt qui ont eu lieu en présence de sept évêques. Ils avaient vu dans le

Félibrige une association littéraire et artistique, mais elle devient politique et catholique avec Roumanille qui, le 21 mai 1877, à la Sainte-Estelle d'Avignon a bu à la Croix, à l'Épée et à la Charrue. D'un autre côté, Mistral adresse des reproches à Ricard car, pense-t-il, ce dernier a en vue la fédération du Midi alors que le Félibrige ne s'occupe que du relèvement de la langue. Cette tension explique pourquoi les félibres languedociens abandonnent la graphie mistralienne, le comte de Villeneuve, de Marseille, ayant broché sur le tout en attaquant l'emprise d'Avignon.

Les diverses lettres de Fourès et de Marius Girard à Marcellin, d'avril 1877 à avril 1878, montrent que ce dernier, restant en contact avec ses amis languedociens était au courant : ainsi Fourès, le 18 avril 1877, « Mon ami L.-X. de Ricard et moi, fondateurs de l'Almanach républicain, la Lauseto, nous sommes sur le point de publier une revue internationale latine. Cette revue, qui paraîtra tous les trois mois sous le titre, La Patrie romane, compte déjà un grand nombre de collaborateurs parmi lesquels MM. J. Aicard, Vittorio Betteloni, Horace Bertin, Marius Bourrelly, Damase Calvet, Albert Castelnaud, député de l'Hérault, Léon Cladel, Paul Courty, Jean Destrem, du Rappel, Léonce Destrem, député, Em. Des Essarts, Jean Gaidan, Marius Girard, Félix Gras, Robert Halt, Jules Laurens, Aldophe Michel, G.-L. Patuzzi, Napol. Peyrat, Marius Poulet, Elisée Reclus, A. Tavan, E. Thiaudière etc. etc. Vous plairait-il d'être des nôtres ? Mon ami Clair Gleizes m'assure que vous répondrez favorablement à la proposition que je prends la liberté de vous faire ».

Fourès à Marcellin, de Castelnaudary, le 22 avril 1877 : « Mon bien cher Confrère, je viens vous accuser réception de vos charmantes lignes, et, en même temps, vous remercier, au nom des fondateurs de la Patrie romane, de l'active et précieuse collaboration que vous nous promettez. Mon frère L.-X. de Ricard et moi, (serait-ce une allusion à la franc-maçonnerie ?) nous voulons grouper en un faisceau vert et fleuri, tous les véritables patriotes de nos provinces méridionales, tous les félibres républicains et tous les vaillants esprits de race latine qui, dans la mère France, grande et respectée, aiment leur nid, leur langue et leur liberté... P.S. : Ayez donc la bonté de me donner des adresses de félibres républicains ! Il faut que le nombre des collaborateurs de la Patrie romane fasse trembler le papalin Roumanille... Du même au même, toujours de Castelnaudary, le 15 mai 1877 : « Mon cher confrère et ami, Certes ! J'ai un peu tardé à répondre à votre dernière lettre. Mille excuses ! J'ai été et je suis encore accablé de travail. J'ai écrit, sous vos auspices, à nos confrères A.-B. Cruzillat et Alphonse Michel. L'excellent auteur de la Bresco me dit qu'il ne lui est guère possible de se joindre à nous ; il est vieux ; il produit peu et non sans effort ; il ne veut point abandonner l'Armana provençau ; il prépare, en outre, un nouveau volume de poésies ; nous ne pouvons compter sur lui ; il se contentera de nous applaudir des deux mains. Le charmant chansonnier du Flasquet nous promet tout son

concours et nous remercie d'avoir pensé à lui. Le brave félibre Michel ! Je vous accuse réception de votre pièce de vers pleine d'ardeur entraînant. Nous tâcherons de la publier dans la première livraison de la Patrie latine, titre définitif de notre revue trimestrielle... Vive la France ! Vive la patrie méridionale ! Vive la Liberté !... ». Quant à Marius Girard, en mai 1877, il s'adresse ainsi à Marcellin : « Mon bien cher ami. J'arrive à l'instant d'Avignon et, afin de ne pas te faire attendre des nouvelles qui sont intéressantes pour toi, je me hâte de t'écrire sur la première feuille de papier qui me tombe sous la main. Nous avons vivement regretté, X. de Ricard, Fourès, Gras, Tavan, Glaize et moi et autres que tu ne fus pas avec nous et au milieu de nous. Je dis, avec nous, parce que nous avons eu le soin de nous réunir en un faisceau vert et fleuri à l'un des bouts de la table. J'étais entre de Ricard et Fourès... Le discours de Mistral a été fort beau comme toujours, puis les brindes ont commencé. Chose curieuse, comme si nous nous étions donné le mot, tout notre bout de table a développé les mêmes idées. Ces idées-là, tu les devines, n'est-ce-pas ? Nous représentions les jeunes et nous avons, je puis le dire, rempli vaillamment notre tâche si j'en juge par les applaudissements obtenus. Il y a bien eu quelques boudeurs, mais que nous importe !... De notre côté on a bu aux races latines ! à la France grande et forte !! à la Liberté !!! Gras s'est levé et a bu hardiment au respect des statuts du Félibrige, au respect de sa nouvelle constitution et a déclaré traîtres ceux qui la violeraient, tu vois d'ici l'allusion. Il s'est passé des choses regrettables au sujet de Roumieux. Je te conterai cela à ton prochain voyage. Je ne sais pas ce qui s'est passé pour Michel, mais il y a là aussi quelque chose... ». Fourès à Marcellin, du 8 juin 1877 : « Mon cher ami et confrère... La Patrie latine, j'en ai le ferme espoir, réussira pleinement. Les provinces méridionales se réveillent. Vive la République fédérale ! Vive la Liberté sereine ! Les Brogliens (du duc Albert de Broglie, alors Président du Conseil) seront vaincus. Comment voulez-vous que ces sinistres hommes de la réaction puissent anéantir les forces vives de la démocratie et plonger dans l'horreur la lumineuse France ! Ils seront vaincus ! Le peuple ferme et brave les regarde ! ». Du même Fourès, le 23 décembre 1877... « Je suis en train de préparer pour l'impression mes Grillons, mes bestioles du bon Lauraguais, qui vont chanter l'amour, les champs, la patrie et la liberté, contre les tyrans pleins de colère !... La Figueira est de M^{me} de Ricard, femme du directeur de l'Alliance latine... La Lauseto paraîtra un de ces jours... Nous voilà enfin débarrassés des chenapans du 16 mai, débarrassés ! Il nous faut être vigilants ; il ne faut pas que ces coquins éhontés puissent nous mettre de nouveau le genou sur la poitrine et le couteau sur la gorge. Faisons le guet. Les bonapartistes ne sont pas encore écrasés ; les Jésuites grouillent encore autour de nous. Je n'ai pas une confiance illimitée en MM. les ministres du Centre gauche. Ils ont trop de ménagements pour les polissons et les scélérats qui voulaient faire une Pologne de notre lumineuse France. Ils manquent de vigueur et ils

s'inclinent, hélas ! devant les hybrides du Sénat. Mais j'ai foi en l'avenir. Notre chère République n'aura plus à être menée, bientôt je l'espère, par des ralliés libérâtres. Elle verra, avant peu, ses vrais champions, ses enfants pleins d'ardeur et de vertu, la représenter fièrement et la rendre inébranlable. Veillons, mon cher ami, du courage et en avant ! Le ciel n'est plus noir ainsi qu'une soutane de Loyoliste, une leur tremblote à l'horizon, voici venir l'aurore ! ». Le 25 avril 1878, c'est au tour de Tavan de féliciter Marcellin d'être patriotique avec Gras, Michel et ceux de Montpellier, Fourès, Ricard et autres. Le 20 avril, Fourès écrit à Marcellin : « Deux mots à la hâte ! N'oubliez pas d'envoyer un exemplaire de votre *Bon tèm*s (le nouveau livre de Marcellin, dont nous reparlerons) à Louis Astruc, villa Paradis, à Marseille. Astruc consacra quelques lignes à votre superbe sirvente dans la Jeune République de Marseille, le journal de Clovis Hugues ». Suit la liste des libraires dépositaires possibles : Charles Brun, à Toulouse, Lajoux et Servièrre, à Carcassonne, Faustin Chavard, à Castelnaudary, Jean Gaidan, vénérable huguenot, à Nîmes, Lagrange, à Tarascon, « grand ami des félibres républicains », M^{me} V^{ve} Ignon, à Mende. « A propos de notre Société latine, de Ricard m'écrit : L'idée et l'œuvre prennent superbement. Des groupes sont formés à Valence, à Majorque, à Madrid. Près de cent adhérents à Valence seule. C'est Py y Margall lui-même... qui prend l'initiative de la formation de l'Alouette à Madrid. Nous aurons les étudiants avec nous... Il faut que le banquet de l'Alouette pose la Société et éclipse aussi bien le Félibrige réactionnaire que la Cigale qui nous combat en dessous et enfin la Société des langues romanes, très honorable, mais qui a décidément trop peur de la politique. Vous savez que nous essayons de faire une belle salle. Nous aurons tous les drapeaux latins... A dimanche 26 mai... Vive la République ! ». Xavier de Ricard écrit aussi à Marcellin le 6 mai 1878 et l'invite pour le 26. Il parle des tendances réactionnaires. Il peste contre les retards de la Poste (déjà !) et Tavan, le 13 mai, se plaint du manque de compréhension du P.L.M. envers les intellectuels obligés d'y travailler pour gagner leur vie.

A partir de mars 1878, c'est la préparation par Fourès, Tavan, Ricard et autres, des banquets de Montpellier. C'est qu'en effet, du 22 au 30 mai 1878, les Fêtes latines de Montpellier, organisées par la Société des langues romanes, mettent en ébullition le monde du Félibrige. Elles ont été étudiées par Roger Barthe. L'initiative est venue du Catalan Quintana, de Barcelone. L'idée latine est lancée. Lors des jeux floraux, Mistral prononce un beau discours un peu froid. Les Félibres offrent une coupe aux Catalans, le premier prix allant au Roumain Vasile Alecsandri, le deuxième au Catalan Maheu. Paris n'est plus au centre de tout. 25 majoraux français et 25 espagnols sont élus. Le 28 au soir est donné le *Pan dou pecat* d'Aubanel. Mais le même jour, à côté du banquet de la Sainte-Estelle avec Mistral, Aubanel et autres, a lieu, aussi à Montpellier, celui de l'Alouette, de tendance politique et républicaine avec Xavier de Ricard, Félix Gras, Rémy

Marcellin et le primatié Alphonse Tavan qui avait rejoint son ami Marcellin sur le quai de la gare de Lunel, selon les termes de sa lettre du 24 mai.

En cette même année 1878, Rémy Marcellin publie *Lou Bon Tèms*, sirvente politique à laquelle Fourès faisait allusion dans sa lettre du 28 avril en lui donnant les noms de librairies possibles ⁴. Cette sirvente est d'un tout autre genre que le *Long dou camin* ; elle est suivie d'un chant patriotique : *Ço que voulen*. Cette brochure de 63 p., avec traduction française avait été écrite après le 16 mai 1877 et aurait dû paraître vers le début de septembre de la même année, dit l'auteur. Le 25 août tout était prêt, mais ce fut l'Ordre moral ou gouvernement des éteignoirs du maréchal de Mac-Mahon, époque où les libéraux connaissent la prison, l'arbitraire, la persécution dans le peuple et chez les fonctionnaires. Pour Mistral, le 26 avril 1878, c'est « l'abominable Ordre mourau ». Mais cet Ordre Moral disparaît bientôt et l'œuvre est publiée en 1878. C'est, en même temps qu'une satire très dure contre le maréchal déchu, une apologie enthousiaste de la liberté et de la République dont Marcellin se dit l'amant passionné. Mais, à côté des strophes vengeresses, on retrouve dans la manière franche et joyeuse de décrire le bon vieux temps, le poète de *Long dou camin*. Dans *Ço que voulen*, qui suit le Bon vieux temps, Marcellin donne en vers très énergiques l'expression de sa foi républicaine et de son souci de la fraternité, ainsi que son souhait que tous restent au pays, phrase qui sonne vraiment très actuel

Si Marius Girard, le 25 avril 1878, reproche au livre de ne pas être d'actualité, car l'Ordre moral est déjà oublié, Félix Gras, au contraire, dans sa lettre du 24 avril, dit à Marcellin : « Il était temps enfin de voir paraître quelque chose de rouge. Cette publication nous fait le plus grand bien ».

Mais entre temps, Tavan et Xavier de Ricard se rappellent au souvenir de Marcellin. Le premier, dans une lettre du 10 juin 1878 : « Mon bien cher ami... J'ai bien regretté que tu sois si vite parti de Montpellier, le lendemain lundi. J'ai fait (en bonne compagnie dont M. de Bornieu, l'auteur de *La fille de Roland*, sa dame et sa jeune fille » ...et « de Villeneuve ») une charmante promenade à Maguelonne qui se trouve sur le bord de la mer à 14 km de Montpellier ; et puis, le mardi soir, j'ai assisté aux représentations romanes du théâtre, *Lou trèzor de instencioun* de l'abbé Fabre, et du drame de Th. Aubanal, *Lou pan dou peccat*. Ces deux pièces ont été fort bien rendues. Aubanel a été appelé avec enthousiasme à la fin de son drame ; ça a été une fort belle soirée et j'ai bien regretté de ne pas t'avoir à mon côté ». Quant à Xavier de Ricard, il écrit à Marcellin, le 27 juillet

4. *Lou bon tèms*, serventès prouvençau segui de *Ço que voulen*, cant patriau (traduciou francoso vis-à-vis), Carpentras, F. Pinet, 1878.

1878 : « Cher Monsieur et ami... Notre idée et notre société marchent très bien en Languedoc, en Espagne, en Suisse et dans trois ou quatre villes italiennes, Milan, Naples, Palerme, mais, de l'autre côté du Rhône les choses vont moins bien. Gras ne s'occupe nullement de nous et il pense que nous sommes, en dessous, fort combattus par les félibres. Gras est trop olympien vraiment. Je pense que le premier numéro de l'Alliance latine vous plaira. Le second sera meilleur, plus varié, plus complet. Je crois que le succès est désormais assuré. J'ai employé un assez long séjour à Paris à détruire les fausses idées qu'on avait là-bas sur nous par suite d'une désagréable confusion avec le *Félibrige roumanillard*. Nous y avons donné un banquet qui a été très beau, très réussi. Néanmoins, il ne faut guère compter sur Paris bien qu'il s'y organise en ce moment un groupe assez considérable qui a résolu de donner des banquets mensuels. C'est une excellente chose que ces banquets. On se voit. On se connaît. Cela devient l'occasion de discours et de toasts qui affirment l'idée et lui font dans les journaux locaux une excellente et utile réclame. Nous allons les multiplier ici. Deux vont être donnés prochainement, un à Valence en Espagne, l'autre à Palerme. A Naples, bientôt à Toulouse, il va y avoir dans deux ou trois mois, banquet, conférence sur l'Alliance latine et représentation théâtrale. Quel malheur que la Provence ne donne pas plus !... ». D'autres lettres de Ricard, toutes de 1878, parlent aussi de La Lauseto (L'Alouette), de l'Alliance latine et de Roumanille « qui en sera pour ses espérances ».

Mais c'est dans une lettre de Lazarine Pourcin, de Manosque, à Marcellin, de juin 1878, que nous avons trouvé la clef de la position politique de Marcellin. A la fin de la lettre, elle signale le salut de son frère au Carpentrasien et le premier s'exprime ainsi : Salut bien F... au f... Rémy Marcellin. Signé J.C. Nègre (nom de jeune fille de Lazarine Pourcin). Marcellin était donc franc-maçon.

Le 3 janvier 1879, une lettre de Marcellin à Mistral définit sa position qui est celle d'un Félibre libre. Carpentras, 3 janvier 1878 : « Cher félibre, J'ai reçu votre carte de visite, revue et augmentée. Vous êtes un homme charmant. Vous aimez la plaisanterie. Je vous en félicite. Oui, cher ami...

Countent coume un bon rèi
 Qu'en soun palais rèn empestelle,
 Lèu sièu pèr draio quand parèis
 La matiniero bello Estello.

Oui, je suis félibre libre. Ce titre me plaît et je n'en veux pas d'autres. Je ne suis ni majourau ni mantenèire. Je n'appartiens même plus au Félibrige. Je n'ai pas à me conformer à ses statuts et je ne serai jamais déclaré indigne pour avoir violé sa constitution. Je suis tout-à-fait indépendant. J'écris ce que je pense, je chante sur le ton qui convient à ma voix. Je vais à la Lumière et j'adore la Liberté. Je suis donc tout ce qu'il y a de plus libre parmi les félibres libres. Je ne vois en cela rien de blessant pour

ceux de mes amis qui ne pensent pas comme moi. C'est ainsi d'ailleurs que vous avez dû le comprendre. S'il en était autrement, j'en serais contrarié... ». Cette idée est reprise par Fourès, dans sa lettre à Marcellin du 19 février 1879 : « Mon cher ami, ...Le félibrige est plein d'orages. Mistral et Aubanel se regardent comme des chiens de faïence. Gleyzes d'Arles m'écrit que « va pareisse leu l'armanat das felibres contro-mino dal prouvençau de la carriero Sant-Agricol ». Aubanel dirigera cette publication en compagnie de plusieurs félibres indépendants. C'est bien. Dans le courant de cette année, je lancerai un petit livre : L'Araraire, l'Arnés, la Charruc. Vous pouvez vous mettre à une bonne chanson républicaine pour ce libreto. Les félibres papalins riront jaune quand ils le verront paraître ».

C'est qu'en 1878 commence la lutte entre le clan Aubanel et le clan Roumanille. Le Félibrige est attaqué dans les journaux parisiens. A Arles, Aubanel accuse Roumanille d'avoir passé sous silence le banquet de la Cigale de Paris dans l'Armana. Mistral, se sentant visé, indique qu'il n'était pas là, mais en Bourgogne, lorsque l'Armana est sorti, ce pourquoi il n'a pas été question de ce banquet dans le numéro. Mais, par la suite, Aubanel ayant retiré la parole à Roumanille et ce dernier l'ayant gardée, Aubanel quitte la présidence du banquet. Mistral arrive à calmer son monde, ainsi à la Sainte-Estelle de 1879, dont Tavan entretient Marcellin dans une lettre du 25 mai « malgré les nuages du ciel félibréen ».

Marcellin, ayant alors cessé tout rapport avec le Félibrige, n'est pas mêlé aux luttes et rivalités internes. Si Xavier de Ricard, avec les socialistes Clovis Hugues et Blanqui, poursuit le rêve fédéraliste, Mistral tient le mouvement loin de la compromission politique.

Les lettres des autres correspondants de Marcellin et celles, non encore utilisées dans ce travail, des personnes déjà citées, n'on guère trait qu'à des questions purement littéraires ou à des détails personnels. Mentionnons néanmoins ces correspondants dont certains sont célèbres : Frédéric Mistral lui-même, Bigot, Marius Bourrelly, H. Bouvet, J. Caulet, Antoine-Blaize Crousillat, Félix Gras, Anselme Mathieu, Jean Monné, l'abbé Paul Payan, Auguste Verdout, et, beaucoup plus épisodiques, Louis Astruc, Bagnol, Toni Blasi, Victor-Joseph Bonnet dit Bonnet aîné, Paul Mariéton, qui eut dans les destinées du Félibrige un rôle majeur, P. ou J. Montagard, J. Penne, Peretti, Eugène Planchud, Louis Roumieux, Bourgeat, Victor Salmini qui, d'Italie, parle à Marcellin de la cessation du gouvernement des éteignoirs, Louis Charrasse.

De temps à autre, néanmoins, réapparaît la politique et l'esprit républicain et fédéraliste, avec parfois une pointe d'humour. En août 1863 par exemple, nous lisons sous la plume d'Alphonse Michel, au sujet de la décoration de Mistral : « A prepau, ai viste dins un journau dei Paris la tiero di gent que sount esta decourad a l'oucasioni de la festo de l'empeiraire et i'ai atrouva un noum qu'a fa tresana moun amo prouvençau, es aqueu de

Mistrau, homme de lettres. On dirait que c'est un franchiman ». Les lettres d'Alphonse Tavan, de 1869 à 1897, ne sont pas sans intérêt. Dans l'une il lui parle d'Auguste Fourès et de Xavier de Ricard « un filousofe libre penseire que t'agradera » ; le 25 octobre 1869 : « Aven la fé et voulen estre libre » ; le 18 janvier 1871 : « Le patriote ne peut, ne doit songer qu'à une seule chose, la délivrance de notre chère France et l'établissement définitif de la République ; en 1871, envoi de l'Ode « La guerro », sur 1792. Le 19 ventose 78 (9 avril), envoi d'un chant politique.

C'est en 1891 que Marcellin semble avoir réintégré le Félibrige (lettre de Jean Monné du 23 août de cette année) puisque il fut alors élu majoral avec la cigale des Maures qui avait été portée précédemment par Charles Poncy et qui passa ensuite à Jules Charles-Roux et à Pierre Fontan. Dès lors Marcellin donna régulièrement des poésies dans différentes revues. Certaines de ses œuvres sont politiques, ainsi, dans l'*Armana dou Ventour*, de 1900 « La patrio » avec une dédicace de Dupin : « Il y a des gens pour qui l'arrondissement est la patrie tout entière ». Dans ce poème, le félibre chante son patriotisme français, parle de Marianne, du drapeau tricolore et prêche le rapprochement universel entre juifs, chrétiens, huguenots, turcs, arabes, chinois, américains et russes. Il s'élève donc de la France à l'Humanité.

Rémy Marcellin mourut à Carpentras, au 4 de la rue Picquepeyre où il habitait alors, le 5 septembre 1908. Il est enterré à Carpentras et son épitaphe, reflet de ses opinions politiques et philosophiques, porte :

*« Ben vist sus la terro
Pèr sa braveta,
Soum amo, ravidò
Eliamont s'en vai.
Urous quau espeto
La felicita
Quand piei de la vido
A pausa lou fais »*⁵.

H. DUBLED.

5. Ne connaissant pas ces lettres, René Jouveau, dans son *Histoire du Félibrige (1876-1914)*, parue à Nîmes, en 1971, ne cite, et très rapidement, Marcellin que trois fois, p. 54, à propos du banquet de l'Alouette en 1878, p. 180, à propos de son élection comme majoral en 1891, et p. 377, lorsqu'est élu majoral pour le remplacer Charles Roux ; dans son deuxième volume, *Histoire du Félibrige (1914-1941)*, Nîmes, 1977, il relate, p. 330, que Marcellin a été mentionné lors des fêtes de Carpentras en 1939.